Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 5

Artikel: Miss Arabella : [suite]
Autor: Rosay, Adolphe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185664

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

naux si on le trouve mort ! Quel préjudice porté à ma maison de jeux !

Sur ce, il sonne, et remettant deux rouleaux de cinquante louis à l'un de ses employés :

— Vous allez vous mettre à la recherche de sir W.... Si vous le rencontrez à la promenade, présentez-lui mes compliments et vingt louis, et qu'il parte soudain. Si, au contraire, vous le trouvez accroché à l'un des arbres du bosquet des pendus, — vous savez, le deuxième bosquet à main droite, en partant de la pièce d'eau, — glissez dans sa poche les deux rouleaux que voici. Il ne faut pas qu'on suppose un instant qu'il s'est suicidé parce qu'il avait tout perdu..... Allez !

En ce moment, l'aurore aux doigts de roses entr'ouvrait les portes de l'Orient. L'employé se précipite et cherche.

Point d'Anglais autour des kiosques, où la musique prédisposait les âmes tendres aux douceurs de la rêverie ; point d'Anglais auprès de l'une de ces tables où l'appétit matinal des consciences paisibles aimait à se reconforter. Point d'Anglais non plus sous l'ombrage des jardins semés de roses.

L'employé inquiet court vers le bosquet des pendus.

A l'ombre d'un chêne et suspendu à trois pieds du gazon, il voit un corps immobile qui traçait une silhouette noire sur le fond vert du paysage.

— Quel entêté ! murmura-t-il. Et subitement, l'œil au guet, l'oreille tendue, il glisse dans les poches du cadavre deux rouleaux de cinquante louis et se sauve avec précipitation.

L'Anglais ouvre un œil, le pendu dénoue la corde qui le retient aux branches du chêne, le mort boutonne ses poches et le cadavre se met à courir.

Une heure après, il avait changé de toilette, et frais, souriant, les mains pleines d'or, il attaquait le tapis vert.

La semaine n'était pas terminée qu'il avait gagné quatre cent mille francs. Par exemple, il avait envoyé sa carte accompagnée de deux rouleaux semblables à ceux qu'il avait reçus au directeur du Casino.

Sur sa carte il avait écrit ces quelques mots : « Un bienfait n'est jamais perdu. » Et plus bas, les trois lettres sacramentelles : P. P. C. (pour prendre congé).

— Eh ! eh ! dit quelqu'un à qui l'on racontait cette histoire, à ce prix-là, moi aussi, je voudrais bien être mort un peu !

Lo comi boutequi.

L'âi a 'na sorta dè dzeins que ne passont pas po crouïo, et que ne sont portant pas tant bons : l'est clliâo que rizont dâo mau qu'arrevè âi z'autro et dâi pouetès farcès qu'on lâo fâ et que sè mettont dein dâi colérès terriblès quand lâo z'arrevè oquiè à leu-mémo. Clliâo dzeins que cozont dinsè lo mau, s'ein faut démaufiâ, kâ on ne pâo diéro comptâ déssus.

L'est d'on coo dè cllia sorta que vo vu racontâ n'histoire. Cé gaillâ étâi comi boutequi et l'étiont 'na troupa dè camerado tsi lo mémo bordzâi. L'est prâo cazuet quand l'est qu'on martchand vâo teni dâi comis, kâ se ne sont pas dâi dzeins dè sorta, lâi pâovont rupâ sè caramellès, medzi son sucro d'ordze et fifâ se n'anizette, et quoui sâ ! sont bin dein lo cas dè poâisi pè bliosset dein lô teriâo iô on einfatè la mounia pè clliâo pertes que sont su lè trabliès.

Lâi a cauquiès teimps, pè on deçando né que dein cllia méma boutequa iô étâi noutron gaillâ, lo patron s'apéçut que manquâvè on part dè millè francs dein lo bouffet ein fai iô reduisâi se n'ardzeint et quand vâo criâ lo comi qu'avâi assebin onna clliâ dè cé bouffet, qu'on lâi desâi Bedzognu, po lâi démandâ cein qu'ein îrè, l'osé étâi lavi du la véprâo et adieu po corrè aprés.

Lo leindéman, qu'étâi onna demeindze, la boutequa étâi clliout e ; kâ faut bin que clliâo comis aussont on dzo po sè reposâ, quand tandi chix dzo l'ont pézâ dâo café et dâo sucro, que cein est bin dè plie pésant, ora qu'on veind pè quilo, et que l'ont tant tenu dè paquiets dè tsecorïa et dè batons dè canella. Et pâovont assebin mi soignî lâo z'haillons dè la demeindze.

Cllia demeindze quie, don, lo gaillâ que vo raconto l'histoire et que ne savâi rein dè rein, étâi z'u bâirè dè cllia bourtiâ d'absinte, dévant dè medzi la soupa, à n'on cabaret iô trovà on autro dè sè camerâdo, que lâi fâ :

— Sâ-tou iô l'est Bedzognu ?

— Na, porquiet ?

— Pace que l'a léva lo pî avoué on magot, que lo patron est furieux.

— Câise-tè !

— Oh ! rein dè pe su.

— Hi, hi, hi ! se recafè noutron lulu. Eh bin ! l'est 'na bouna farça, que cozo bin à noutron vîlho ; l'est bin son dan ; cein lâi appreindrà on autro iadzo à mè disputâ po on demi pot de venégro que y'é toumâ hiai. Ora, cor aprés ton Bedzognu et tè millè francs ! L'est bin fé ; Bedzognu est on bon bougro ; hi, hi, hi.

— C'est que n'est pas lo tot, se lâi refâ l'autro comi : ein decampeint, l'a robâ assebin ton parapliodze.

— Lo min ?

— Oï.

— Eh ! t'einlévâi pi po 'na tsaravouta !

Miss Arabella.

III

Il y avait réception le soir même chez sir Georges Wilson. Celui-ci comptait surtout sur un de ses meilleurs amis, qui s'était montré parfois d'une prévoyance remarquable pour miss Arabella — fait trop extraordinaire pour que l'espiègle Robert ne l'eût pas souvent exploité à seule fin de taquiner sa tante.

Cette dernière ne répondait jamais grand'chose à ce qu'elle appelait les agaceries de son triste sujet de neveu ; mais elle était intimement persuadée de la flamme dont le capitaine Carey devait brûler pour elle. On ne pouvait pas savoir, minaudait-elle. Elle n'était déjà pas d'un âge si avancé.

Bref, après le dîner, son mal de tête s'évanouit comme par enchantement, et elle procéda à sa toilette de soirée avec un soin excessif.

— Le corps, avouait-elle en cas pareil afin d'excuser sa coquetterie, est le temple de Dieu, et l'on ne saurait alors assez l'orner dans l'unique intention de rendre hommage au Créateur et de faire admirer son chef-d'œuvre.

Au bout de deux heures ou quelque chose de plus, elle eut fini.

Elle se mira ensuite avec une complaisance que certains esprits malveillants auraient pu prendre pour de l'orgueil, et en se promettant bien de faire tous ses efforts pour vaincre la ridicule timidité d'un être qui l'avait adorée jusqu'ici en silence et sans avoir encore osé le lui avouer. Elle l'encouragerait de son plus doux sourire à se déclarer sans ambages et n'aurait pas la cruauté de repousser ses vœux : elle se sentait incapable de rendre quelqu'un malheureux ; elle avait l'âme tellement compatissante !

Animée de ces charitables intentions, la tante Bella se disposait à descendre au salon, lorsqu'elle aperçut la pensée dont son neveu lui avait également fait hommage dans la matinée.

Elle en para aussitôt son corsage.

— Il verra cette fleur ! modula-t-elle de sa voix la plus suave. Une pensée, cela dit certes beaucoup. Elle n'est peut-être pas aussi fraîche que si je venais de la cueillir à l'instant ; mais nous n'en possédons pas de plus grande ni de plus belle au jardin. Contentons-nous donc de ce gracieux truchement. Les guerriers ont toujours aimé le langage des fleurs ; et en dirigeant adroitement la conversation sur leur terrain, j'arriverai sûrement à mes fins. Ma pensée se confondra avec la sienne et servira de prologue à notre prochaine union.

Malgré ces idées éthérées, miss Arabella, en passant devant la chambre de sa belle-sœur, sous prétexte d'y chercher je ne sais quelle paire de gants ou un éventail, ne put s'empêcher d'y procéder à son examen accoutumé. Tous les tiroirs furent ouverts et fouillés avec un soin qui n'était pas ordinaire et qui, partant, trahissait une préoccupation évidente ; mais la puritaine chagrine n'y trouva rien qui permît d'accuser l'infidélité ou de faire soupçonner l'innocence de l'épouse de son frère.

Elle soupira derechef, comme si sa poitrine eût été soulagée du poids qui l'oppressait, et ses nobles sentiments se firent jour dans l'exclamation suivante :

— C'est heureux !... Mais il y a peut-être une serrure secrète.

Elle s'apprêtait à s'éloigner, n'étant déjà que trop restée et craignant d'être surprise dans sa singulière occupation, lorsqu'au milieu d'une hotte en faïence bleue elle aperçut un papier.

Les gros yeux de chatte de la tante Bella étincelèrent.

N'était-ce pas là l'indice accusateur qu'elle cherchait ! Cette lettre n'était-elle pas celle que lady Wilson avait reçue quelques heures auparavant avec tant de précaution et que, dans le trouble de ses sens, elle avait perdue ou égarée ?

La chrétienne rigide ramassa la terrible missive et ne se refusa pas la satisfaction de la lire : l'honneur et le repos de son frère étaient en jeu !

L'épître commençait ainsi :

« Chère lady,

« L'amitié que vous n'avez cessé de me témoigner, et dont vous m'avez donné maintes preuves, me fait espérer que vous ne serez pas hostile à mon amour... »

Hélas ! l'indiscrète ne put aller plus loin. Son oreille, exercée à percevoir les moindres bruits, entendit du mouvement dans l'escalier.

Elle serra prestement la lettre dans sa poche et se sauva sur la pointe des pieds de la chambre où sa présence aurait pu donner lieu à des conjectures désagréables.

Comme elle se mettait en devoir de rejoindre la société, elle rencontra Robert qui venait la prévenir qu'on l'attendait pour prendre le thé et que son absence trop prolongée affectait péniblement chacun.

Son entrée au salon fut, en effet, saluée par l'acclamation enthousiaste des estomacs las de patienter.

Personne ne put se douter d'ailleurs, à voir ses traits calmes et unis, que de terribles combats se livraient au dedans d'elle-même.

Mais, après la peine, le plaisir ! c'était un de ses aphorismes favoris. Il ne lui fut donc pas difficile de se composer une aimable physionomie et de répondre par un sourire des plus expressifs au salut de sir Edmund Carey, l'ami particulier de Georges, ainsi qu'aux politesses du reste de l'assemblée.

Sir Edmund paraissait avoir une trentaine d'années. Il était grand et bien fait, d'agréable tournure et de manières distinguées. En résumé, miss Arabella, en nourrissant un petit faible pour lui, ne faisait pas preuve de mauvais goût : elle tressaillit de bonheur en se rendant ce témoignage.

Quant à l'autre question, celle de savoir sur quel fondement la bonne demoiselle s'appuyait pour croire que sa sympathie était réciproque chez le militaire, ç'a été toujours une énigme pour tout le monde. Je dois avouer cependant que sir Edmund semblait tenir à ce que personne ne se doutât de rien. Il était poli sans doute, mais réservé ; son dialogue était suivi, mais il se renfermait dans les généralités. Peut-être bien était-ce cette conduite qui faisait espérer à miss Arabella que le camarade intime de son frère caressait des idées matrimoniales dont elle était le centre et le but. Aussi, bien qu'elle ne s'expliquât pas à merveille l'extrême réserve du brillant capitaine à son égard, elle ne se perdait point en conjectures pour devenir le motif qui le portait à différer de jour en jour de lui demander sa main ; ou si, dans ses rêveries virginales, elle y avait songé une fois en passant, c'était pour se reprocher de s'être montrée trop froide envers lui, d'avoir paralysé de la sorte les élans de son cœur et s'engager à le recevoir dorénavant de façon à ce qu'il pût vaincre la timidité la plus obstinée.

(A suivre).

Aux examens de recrues :

— Voyons, mon ami, quelles sont les attributions d'un médecin et celles d'un vétérinaire dans une campagne ?

Le conscrit, après avoir mûrement réfléchi, répond :

— Le médecin d'une batterie soigne les canonniers et le vétérinaire les soldats du train.

Un Bordelais et un Marseillais dînent ensemble. Le garçon apporte des champignons.

— Ah ! dit le Bordelais, qu'ils sont petits ! Ce n'est pas comme ceux de chez nous, les cépes qui sont grands comme des assiettes, et qu'on trouve au pied des arbres.

— Peuh ! mon bon, chez moi, c'est bien plus fort, ce sont les arbres qu'on trouve au pied des champignons.

Le mot de la charade du précédent numéro est *Ecu*. La prime (un porte-mine) a été gagnée par M. A. Munier, banque du Commerce, à Genève.

Enigme.

Je suis un mot léger formé de cinq voyelles
Un S est le seul nœud qui les unit entr'elles

Prime : 3e série des *Causeries*.

Théâtre. — Ceux qui veulent passer demain une soirée des plus amusantes et se faire un peu de bon sang ne manqueront sans doute pas la représentation de la **Vie Parisienne,** ce charmant opéra-bouffe, suivi des *Deux Timides*, comédie en 1 acte. Les personnes qui ont assisté à la première représentation rient encore. Rideau à 7 1/2 heures.

L. Monnet.